## Richards Donald S., *The Annals of the Saljuq Turks (Selections from al-Kāmil fī l-Tarīkh of ʻIzz al-Dīn Ibn al-Athīr)*

RoutledgeCurzon, Londres, 2002. 311 p. Index.

La période salǧūqide, dont tous s'accordent à reconnaître l'importance capitale pour l'évolution du monde musulman, suscite peu de travaux historiques. On ne peut donc que saluer la publication de traductions de sources arabes ou persanes sur cette époque. En 2001, Bosworth avait édité à titre posthume la traduction du *Salǧūq-nāmeh* par Luther (*The History of the Seljuq Turks*). Dans la même collection (« Studies in the History of Iran and Turkey, 1000-1700 AD »), Donald Richards vient de faire paraître une traduction partielle du *Kāmil* d'Ibn al-Aṯīr (m. 630/1233) concernant les Salǧūqs entre les années 420/1029 et 490/1096-7 : l'ouvrage couvre donc l'irruption des nomades ġuzz en Iran, les conquêtes réalisées par Ṭoġril et Caġrī aux dépens des Ġaznavides et des Būyides, le règne de Malik-Šāh et de son vizir Niẓām al-Mulk, et, enfin, les premières années de la crise dynastique qui débuta à leur mort, en 485/1092.

La décision de s'arrêter en 490/1096-1097 est pour le moins surprenante et l'on se demande pourquoi une date plus significative pour le destin de la dynastie salǧūqide, comme 485/1092 (mort de Malik-Šāh) ou 498/1104 (début du sultanat de Muḥammad), n'a pas été choisie. Surtout, c'est la sélection des passages traduits qui pose problème. L'auteur n'a retenu que les développements traitant directement des Salǧūqs, quitte à indiquer en note les omissions. Cette décision est parfaitement compréhensible dans la mesure où le *Kāmil* est une chronique universelle, mais le découpage est parfois contestable. C'est particulièrement vrai pour les années 420-440 : en supprimant tout ce qui concerne les dynasties būyide, kākūyide et ʻannazide, Richards prive le lecteur de l'arrière-plan politique qui lui aurait permis de comprendre pourquoi les Ġuzz progressèrent avec difficulté dans l'Ouest iranien alors qu'ils s'étaient emparés facilement des villes du Ḫurāsān. À l'inverse, la traduction de certains passages concernant la succession de Masʻūd de Ġazna (p. 41-4), la dynastie ʻuqaylide de Mossoul (années 440 à 444) paraît moins justifiée. Sur ce problème de sélection arbitraire, nous renvoyons le lecteur aux remarques formulées par Cahen à propos de l'édition partielle du *Mir'āt al-Zamān* de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī (*Arabica*, 1970, XVII-1, p. 85-6).

Richards connaît bien Ibn al-Aṯīr et la période traitée (on lui doit plusieurs articles sur Ibn al-Aṯīr et, plus récemment, une nouvelle version du *Nawādir al-sulṭāniyya* d'Ibn Šaddād : *The rare and excellent history of Saladin*, Burlington, 2001). Il n'y a guère à redire à sa traduction (basée sur l'édition de Tornberg, d'après la réimpression de Beyrouth). On a pu toutefois relever quelques confusions mineures. Ainsi, pour l'année 437/1045-6, quand Ibn al-Aṯīr fait référence à Abū Manṣūr, le seigneur d'Iṣfahān, Richards traduit par : « we have already mentioned the background to this, how Abu Mansur had rebelled against Abu Kalijar and gone to Kirman to seek protection with, and submit to, Togril Beg » (p. 59), mais en fait, dans le passage correspondant (t. IX, p. 519-520 du texte arabe, non traduit), Abū Manṣūr se rebella contre le prince Abū Kāliǧār en s'emparant du Kirmān et se soumit à Ṭoġril, qui ne se trouvait pas au Kirmān comme le laisse penser cette traduction. Plus loin, à l'occasion de la conquête d'Iṣfahān par Ṭoġril, Richards écrit : « After his entry, he kept his troops out and gave them allotments in the Uplands » (p. 77) ; en fait, le texte arabe est ambigu (*daḫalahu wa-aḫrağa ağnādahu*) et ne permet pas de déterminer s'il est question des soldats de Ṭoġril, comme le pense Richards, ou au contraire de ceux de son ennemi : seul le recours à une autre source (en l'occurrence l'introduction de *Vīs-o-Rāmīn* de Ǧurǧānī) permet de trancher en faveur de la deuxième hypothèse. Par ailleurs, la transcription des noms de lieux est parfois surprenante : c'est le cas de « Barujird » pour Burujird (Burūǧird), « Helmund » pour Helmand ou Helmend (act. Harīrūd), « Kinkiwar » pour Kinkawar (act. Kangāvar), « Tarm » pour Tarum (Ṭārum) dans le Daylam, (pour les références à ces noms, *cf.* index). De plus, quitte à ne pas utiliser de translittération scientifique, pourquoi reprendre la forme arabe d'« Abarquya » pour désigner la ville d'Abarquh (Abarqūh, au sud de Yazd) ?

Dans l'introduction, Richards dit vouloir permettre à des non arabisants d'aborder une source capitale sur l'histoire des Salǧūqides (ce qui est salutaire), mais aussi fournir un outil de travail pour les spécialistes de cette période (ce qui est louable). Cependant, le souci de concilier ces deux objectifs a évidemment imposé des choix cruciaux qui menacent l'équilibre de l'ensemble. Le souhait de ne pas alourdir la traduction s'est naturellement fait au détriment de ses ambitions scientifiques. Pour améliorer la lisibilité, la translittération scientifique a été abandonnée ; les généalogies ont été simplifiées (suppression des *nasab*) ; surtout, les termes arabes ont été systématiquement traduits en anglais : « *iqṭā'* » est traduit le plus souvent par « fief », mais parfois par « land grant » (p. 50) ; « *ʻayyār* » est rendu par « urban gangs », « Ǧibāl » par le déroutant « Uplands », « *rāfiḍa* » par « rejectionist Shiites » (p. 148), etc. Certes, le chercheur peut se référer facilement au texte original grâce à l'insertion dans le corps de la traduction des numéros de page correspondant au texte arabe, mais on aurait toutefois apprécié que la forme arabe de ces termes consacrés soit indiquée comme cela se fait dans les traductions scientifiques (c'est parfois le cas, mais de façon erratique et défiant toute logique : *ʻayyār* est précisé en note p. 40, puis entre crochets p. 89 ; *naqīb* est mentionné en note p. 53 ; l'équivalence entre Ǧibāl et Uplands est expliquée seulement p. 118 ; le terme *farağiyya*, employé p. 114, n'est expliqué que p. 118 avec une référence à Dozy).

La diversité du public auquel s'adresse l'ouvrage aboutit à un étonnant mélange des genres dans l'appareil critique.



BCAI 19 (2003) Richards Donald S.: The Annals of the Saljuq Turks (Selections from al-Kāmil fī l-Tarīkh of ʻIzz al-Dīn Ibn al-Athīr), recensé par David Durand-Guédy
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Pour les spécialistes, l'auteur a rétabli l'appareil critique, avec parfois des coquilles sur des toponymes familiers comme Iṣfahān (« Iṣfāhn » dans l'index), Ḫurāsān (« Khurasān », p. 63, n. 99) ou Dīnawar (« Dinawār », p. 64, n. 100) et a inclus des notes savantes (« *tutmāš* », p. 40, « *ṭayyār* » p. 52, ou « *ġāšiya* » p. 158). On peut toutefois se demander si l'objectif pédagogique de ces notes est toujours atteint. Si l'on prend les explications concernant les toponymes, Richards fait référence tantôt à Yāqūt (*Muʿǧam al-buldān*), tantôt aux ouvrages de géographie historique classiques (Le Strange, Krawulsky), tantôt à l'*Encyclopédie de l'Islam ;* il aurait été préférable d'insérer une carte précise des régions concernées et de soigner les explications (par exemple, indiquer que Kinkawar est avant tout une forteresse au sud de Hamaḏān, ce qui permettrait de comprendre pourquoi les notables de cette ville s'y réfugient à l'arrivée des Ġuzz, cf. p. 18, n. 22). De même, pourquoi présenter ʿAlā' al-Dawla comme un « membre de la dynastie kākūyide » (p. 13, n. 4) sans dire qu'il en était le fondateur ? Pourquoi dire qu'Abū Kāliǧār Garšāsp a succédé à son père ʿAlā' al-Dawla en 437/1045-1046 (p. 17, n. 20), alors que ce dernier meurt quatre ans plus tôt (en 433/1041) ? Sur cette période, on s'étonne d'ailleurs de ne pas trouver en bibliographie l'article de référence de Bosworth (« Dailamis in Central Iran » in : *Iran*, VIII, 1970, p. 73-94). Les chercheurs regretteront aussi que dans l'introduction, Richards se contente de renvoyer le lecteur aux différents articles qu'il a déjà consacrés à l'œuvre d'Ibn al-Aṯīr et ne fasse aucune allusion aux précédentes traductions (en suédois, en français, en persan).

Pour le chercheur, le principal intérêt de cette traduction réside indéniablement dans la mise en perspective du texte d'Ibn al-Aṯīr avec deux chroniques irakiennes qui, par leur forme et leurs matériaux, se rapprochent le plus du *Kāmil :* le *Muntaẓam* d'Ibn al-Ǧawzī et le *Mir'āt al-zamān* de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī. Pour chaque événement, Richards mentionne le cas échéant les omissions d'Ibn al-Aṯīr, souvent en traduisant *in extenso* les passages correspondants. Ces éclairages sont particulièrement utiles, surtout pour ce qui concerne les années 448 à 479 (c'est-à-dire celles couvertes par l'édition du *Mir'āt* par Sevim). Inversement, on regrettera que cette confrontation n'ait pas été plus systématique, que les *Aḫbār al-dawla al-salǧūqiyya* de Ḥusayni et le *Zubdat al-nuṣra* de Bundārī ne soient cités qu'épisodiquement. Plus gênante est l'absence de toute référence à l'historiographie persane : le *Tārīḫ-e Bayhaqī*, fondamental pour les débuts de l'histoire des Salǧūqs, et le *Salǧūq-nāmeh*, tout aussi important, ne sont jamais utilisés, ni même mentionnés dans la biographie.

En conclusion, saluons la parution d'un ouvrage utile et espérons qu'il atteindra les buts qu'il s'est fixés, à savoir susciter l'intérêt pour cette période fondamentale encore trop délaissée.

*David Durand-Guédy*
*Institut Français de Recherche en Iran*



BCAI 19 (2003) Richards Donald S.: The Annals of the Saljuq Turks (Selections from al-Kāmil fī l-Tarīkh of 'Izz al-Dīn Ibn al-Athīr), recensé par David Durand-Guédy
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net